

# Prix Don Quichotte

concours de la nouvelle francophone

**LAUREATS**  
**2016**

**THEME**

**photographie de  
Vincent Descotils**



**Le revenant du val**  
Loredana Cabassu

**2<sup>ème</sup> PRIX**



## Loredana Cabassu

**2<sup>ème</sup> PRIX**

Naissance en Roumanie, au moment où la dictature empire. L'oppression et moi, nous grandissons en même temps. Je fleuris sous serre, aménagée avec amour par mes parents. Dehors, le pays se resserre. Passion prévisible pour le français : cette langue étrangère a le goût de l'évasion. Sinon, c'est l'enfermement, dont on peut retenir juste l'enfer sans la moindre perte de sens. Dans les années 80, nous essayons de partir pour l'Ukraine afin de connaître la famille de mon père, réfugié de guerre. Après deux ans de démarches, le passeport et le visa nous sont enfin délivrés. Trop beau pour être vrai ! Au même moment, Tchernobyl nous livre son effroyable spectacle. Trop laid pour être vrai ! Nous décidons de partir malgré tout. La famille nous attend irradiée peut-être, radieuse sûrement à l'idée de nous accueillir.

Le germe de cette nouvelle se trouve enfoui dans les décombres depuis trente ans. J'aurais aimé ne jamais l'écrire : considérée bonne par le jury, elle se nourrit pourtant du mauvais. C'est ambivalent, paradoxal. À l'image des hirondelles blanches qui font le printemps à Tchernobyl ; de la nature que la catastrophe a rendue resplendissante ; de la lumière noire de Vincent Descotils ou du clair-obscur qui git au fond de chacun.

Elle est enfin à l'instar de ma naissance à l'écriture il y a un an, une naissance funeste. La mort de mon père a déterré l'entropie qui gisait en moi. Je voulais récupérer sa vie en écrivant. Je ne l'ai pas encore fait, c'est démiurgique. Je peux seulement mettre des éclats de vie dans mes textes, c'est humain. Ce troisième succès à un concours littéraire m'encourage à continuer. Et comme la Providence m'a fait cadeau d'une deuxième vie à Lausanne, où le lac et la promesse des Alpes au loin vivifient l'esprit, je n'ai aucune excuse pour ne pas créer.



## LE REVENANT DU VAL

Elle est née en 1970. Contrairement à moi, elle est morte. Comme moi, elle est un spectre. Ce qui reste de ma personne vivra encore un petit bout. Des médecins affables m'ont accordé un bon supplément, comme les boulangers qui vendent des pains gonflés de générosité : 20% de plus gratuit.

Je rentre avec mon pain au feu de bois, cuit. Mon ombre me précède. À l'heure du repas, quand je l'attaque au couteau, le pain se révèle creux. Trop tard pour demander des comptes à qui que ce soit, au hasard ou au créateur. Il y a un gros trou au milieu. Un trou gratuit, qui ne coûte rien. Comme les suppléments de vie qui ne coûtent rien aux médecins. Alors pourquoi ne les font-ils pas plus grands ? Ils pourraient prolonger le suspense et l'espoir. Cela donne de bons films, à rebondissements.

Je vis dans ce creux maintenant. Une vie gratuite, stagnante comme l'eau d'un lac. Pour être franc, croupissante comme l'eau d'une mare. Pour être précis, vaseuse comme l'eau d'une flaque. Je tends vers zéro, je m'étends vers elle, je m'étonne du moins infini qui m'attend au détour d'une vie. Mon seul rêve, c'est de la rejoindre et de me faire pardonner nos adieux manqués. Les souvenirs me paraissent opportuns, maintenant que je ne peux plus remettre mon passé à plus tard. Tant de fois je me suis exercé à l'oubli, mais j'obtiens l'effet inverse. Les reflets du passé se détachent en luminaires, d'autant plus clairs que le fond est obscur.

Entre nous, cela n'avait pas été le coup de foudre, mais le coup monté. Nos destins se sont croisés parce que Mère a fait en sorte que. On m'a assuré qu'elle était faite pour moi, qu'elle allait pourvoir à tous mes besoins : j'aurais un foyer correct, sans braises ni sentimentalisme, je serais nourri et blanchi. Blanchi, je n'en doutais pas, au moment de découvrir ses bras marmoréens et sa beauté qui se voulait classique. Mais comme elle était jeune et florissante, je l'ai faite mienne, j'y ai pris mes quartiers. Entre la maison et le travail, ma vie s'écoulait à deux temps.

À la fin du service, je ne rentrais pas tout de suite. Marta n'aurait pas pardonné mon visage ténébreux, poudré de poussière, fraîchement échappé aux murs de béton. Moi non plus, je ne pouvais pas sentir ce type enfanté par la grisaille. Il était urgent de me purifier et de me redonner un beau visage radieux. Un passage chez le barbier n'aurait pas été suffisant. Je me rendais donc chaque jour au baptistère pour y faire mes ablutions.



Le créateur ne devait pas supporter les imperfections de la terre tels les rides et les creux. C'est pour cela qu'il les a remplis d'eau. C'est un trou de verdure où chante une rivière. Voilà l'endroit où conduisait mon chemin secret. Pour préserver mon sanctuaire, je prenais soin d'effacer les marques de mon passage en recouvrant le sentier de hautes herbes. Dans un repli du vallon, entre les franges du saule pleureur, j'échangeais le bleu de travail contre la trame bleu-vert de l'eau purificatrice. C'était mon baptême fait maison et ma maison était nature. Le plan d'eau n'était que le calice recueillant les larmes du saule pleureur, témoin de la Genèse. Dans ce méandre de la rivière, l'eau se calmait et reprenait des forces pour se jeter à flots perdus dans le Dniepr. Sa quiétude se déversait en moi. Avant de connaître le bruit des machines, je n'entendais pas le silence. À moi, il ne s'est révélé que par contraste. D'ailleurs, pourrais-je aimer pareil ce rayonnement de la nature s'il ne venait pas après la grisaille du béton ?

Ce jour-là, ainsi apaisé, j'ai repris le chemin de la maison. Je comptais hâter le pas devant le bistrot dont je fuyais le tintamarre. D'habitude je laissais s'éteindre derrière moi le tumulte de voix éclaircies par l'alcool. Cette potion réputée antiseptique nettoyait tout sur son passage : rhume, grippe, mauvaise humeur, jugement. C'est pour cela que les gens disaient rarement des choses sensées. Mais ce jour-là, j'ai tendu l'oreille, car ils parlaient d'elle en mots crus. Toutounov s'est envoyé en l'air, Lénine s'est fait exploser, elle était chaude, brûlante même.

Quand j'ai appris sa souillure, les erreurs des hommes sur son corps, j'ai décidé de la quitter sur-le-champ, comme on fuit un champ de bataille. Je suis rentré vite, j'ai ramassé quelques affaires essentielles pour survivre comme mon rasoir et ma brosse à dents. Avant de la quitter, je devais cependant l'expier, arrêter sa déchéance. Comment l'abandonner ainsi, entachée d'impuretés ? J'ai pris un pieux et je suis parti la retrouver. Je ne me suis jamais demandé si un coup de piolet pouvait décaper le mal. C'était trop tard. Le mal était déjà fait.

À présent, elle n'est plus là, fraîche et généreuse. Ni pour moi, ni pour les autres, auxquels elle s'offrait dans un élan plantureux d'altruisme. Beaucoup d'hommes l'ont convoitée, ont rêvé de son sein avenant et se sont lovés, éreintés, dans son ventre palpitant. Les hommes allaient et venaient, exploraient son anatomie comme les allées d'un jardin public sans se préoccuper de son âme. Ils n'étaient que de passage sur son corps, qui devenait un non lieu à leur départ. Aucun ne s'intéressait à son cœur bouillonnant. Trop occupés, trop fatigués, trop...nombreux. Ils se limitaient au parc d'attractions sis dans ses entrailles. Ils y déversaient leur semence laborieuse sans se soucier du lendemain.



Tôt ou tard, l'insouciance engendre des monstres. Elle les met bas, très bas, sous la ceinture. Ainsi est-elle morte enceinte de tous ces hommes. Dès que le cancer s'est déclaré, tous ceux qui l'avaient connue épanouie sont partis. Ses charmes étaient devenus mortuaires. D'autres sont venus, car malgré la maladie, elle gardait ses attraits. Parfois, ils venaient vers elle comme à la fête foraine. Ils démontaient les moteurs des voitures tamponneuses, riches en cuivre. D'autres fois, ils venaient en plombiers. Ils arrachaient les radiateurs pour les vendre dans d'autres villes, loin de la centrale. Ils étaient des pilliers, non pas des monstres. Ainsi, ils ne souillaient pas les peluches et les poupées orphelines, derniers témoins d'une enfance possible. Ils ne touchaient pas non plus aux livres. Seul le vent tournait encore les pages de propagande des anciens manuels scolaires, tout en caresses. Les nouveaux venus étaient des pilliers, pas des lecteurs. C'est d'après les livres que les touristes reconnaissent l'ancienne école devenue cimetière de masques à gaz, image qui circule sur Internet. Tout le monde s' imagine les pauvres frimousses d'enfants derrière ces masques horribles, portrait craché de la mort. Personne n' imagine Alexeï et Micha, qui ont déposé les masques dans une classe après avoir enlevé les métaux précieux, irradiant de bonheur et d'uranium.

Je n'étais plus là pour les défendre, la ville et sa centrale. D'ailleurs comment aurais-je pu le faire ? Après quelques secondes de décapage de la couche de déchets, je me sentais fondre, comme les machines. Avec les camarades, on partait à la besogne à reculons car le compte à rebours commençait déjà avant de se lancer. On nous appelait « liquidateurs ». Était-ce parce qu'on se liquidait ? Depuis, on n'arrête pas d'enterrer. On enterre des gens, des maisons, des machines, on enterre la terre. La centrale a créé des emplois et elle continue à le faire. Dans les cimetières. Il est question maintenant de sarcophage. Les Français, riches de l'expérience en Egypte, construisent à présent celui qui enterrera l'ancien réacteur « Lénine ». Ainsi pourra-t-il se reposer en paix cent ans de plus, la durée de vie de la nouvelle arche, tellement différente de celle de Noé.

Marta est partie vers Kiev dans un bus bringuebalant, bondé. Tous déplacés par Mère patrie, la même qui nous avait placés auparavant à côté de la centrale ; la même qui s'est montrée reconnaissante envers mon travail de liquidation. Elle a liquidé l'affaire à son tour par des remerciements noir sur blanc sous forme de diplôme d'honneur. Le carton sous le bras ballant, j'ai rejoint ma moitié deux jours après. Il fallait que je laisse un peu de travail pour d'autres nettoyeurs de péchés humains. J'avais eu ma dose, parfaitement mesurable en becquerels. À Kiev, nous étions logés dans des appartements que les citadins avaient du mal à



céder aux « pestiférés ». Les nouveaux venus n'étaient même pas sur la liste d'attente. En effet, personne n'attendait le coup du réacteur. Trop réac pour être envisageable par les temps qui couraient! Personne n'avait pensé que « sécurité » passait avant « productivité ». Cela aurait contredit l'ordre de leur apparition dans le dictionnaire. Le Dictionnaire et le Programme du Parti étaient les ouvrages de référence, il fallait s'y tenir.

Notre nouvelle vie construite sur les cendres ne nous convenait pas, à Marta et moi, Phénix obsolètes entre des murs blancs. Nous n'avions pas emporté nos racines. De toute façon, elles n'entraient pas dans la valise préparée en hâte. Une valise pour trois jours qu'il aurait fallu multiplier par dix ans. Le départ annoncé comme provisoire s'éternisait. Nous avons décidé de retourner dans la Zone où nous nous sommes construits ensemble. Trois fois retournés, trois fois expulsés.

À présent, je me trouve au seuil de la vie ou de la mort – c'est selon. Je n'ai plus le temps d'obéir à Mère patrie. Elle m'a suffisamment arraché, ballotté. Qu'elle me laisse au moins vivre ma mort ! Pour faire correctement mes adieux, je dois retourner là où j'ai laissé mon âme par un jour d'avril qui niait le printemps.

À la gare routière de Kiev, je cherche un bus pour la Zone. Je me découvre une parenté improbable avec un guide touristique, comme celle qui se tisse entre les habitants du même village. À la fin, on appartient tous à la même famille originaire d'un mouchoir de poche contaminé de 30 km. On s'agglutine dans l'autocar. Je me fonds facilement dans le groupe de touristes. Comme eux, je voyage léger. Un petit sac à peine, pour compenser le cœur lourd. Comme eux, je porte des habits « pas dommage ». Ils les jettent en quittant la Zone pour éviter d'emporter l'invisible nuisible. Comme eux, je vais me débarrasser de tout, y compris de moi-même, car je suis devenu dans mon intégralité « pas dommage ». J'ai quand même un petit avantage. Contrairement à leurs vêtements, ma dépouille sera irremplaçable.

Sur le trajet, on nous profère des consignes de sécurité que je n'aurai pas besoin de suivre. Comme la mort peut être libératrice, alors qu'elle n'est pas encore là ! Sa simple présence en pensée nous dispense déjà des impératifs et des rigorismes du vivant.

À l'entrée de la Zone, les cœurs et les compteurs Geiger augmentent leurs pulsations. Le car s'arrête au poste de contrôle. Des cerbères règlent les entrées et les sorties. Ils défendent l'entrée des vivants aux Enfers, à moins que le Ministère s'en mêle. Par souci de compensation, ils empêchent le mal d'en sortir, à moins



que le portique de contrôle des radiations affiche le vert salvateur, permis pour le retour à la vie. Les soldats prennent leur tâche au sérieux, comme aux vraies frontières, alors que celle-ci est juste imaginaire. Une convention, un périmètre à géométrie variable. On me demande le laissez-passer. À la place, je présente mon diplôme d'honneur, content de lui avoir trouvé enfin une utilisation honorable. Le contrôleur hésite. Ce n'est pas le bon papier. Exténué, je revendique le droit de retourner chez moi, à présent que je tire à ma fin. J'ai quand même 86 ans.

Les touristes commencent à s'impatienter, catastrophés. Ils ne sont pas venus pour y rester :

- Mais enfin, il a juste besoin d'un permis de laissez-trépasser ! Ça ne devrait être qu'une formalité.

Le poste de contrôle appelle le Ministère des Affaires intérieures. C'est normal, la mienne est une affaire interne. Tout se passe intra-muros, au plus profond de mes entrailles. Les gardes armées ne sont pas là pour m'abattre, mais pour interdire aux gens de s'abattre. Ils ont reçu l'ordre de préserver un semblant de vie. Comme tout ce qui est censé rassurer, ils ne font qu'augmenter le sentiment d'insécurité. Ils sont autant de marqueurs du danger, pareils aux panneaux : trèfle rouge sur fond jaune, joli symbole de la radioactivité. Bonne nouvelle, le trèfle a remplacé la faucille et le marteau, mes anciens repères. Un soupçon de rouge persiste encore, malgré la rouille. Autour de nous, la nature tordue et les herbes folles ont remplacé la folie des grandeurs. Après la dictature de l'homme, voilà l'anarchie de la nature !

L'homme invisible du ministère cautionne enfin mon passage. Les pneus crissent, les compteurs crient gare, les touristes crient d'excitation. Le jeune assis à côté de moi est déçu à chaque fois que le compteur descend. Il avait de ces attentes...Elles sont pourtant comblées lors du passage par la Forêt Rousse, une anomalie criarde de beauté. A l'issue de la forêt, nous nous arrêtons dans un endroit à consonance familière, contrairement aux apparences. Rien ne rappelle mon ancienne maison. J'ai dû prendre des repères éphémères, comme le Petit Poucet : des cailloux, des sentiers qui sont à présent recouverts d'une végétation inextricable, réunie sous le signe du lierre. Même Ariane y perdrait le nord. Je me laisse porter par le flot de touristes. Le cui-cui des oiseaux rivalise avec le bip-bip des compteurs Geiger, qui essaient de dire dans leur langage de chiffres incontestables : « Méfiez-vous de ces élans de vie en chanson, ce n'est qu'une apparence. La vie est faite de touches funestes. » La gaieté révèle le sinistre, la clarté met en lumière l'obscurité, la vie grouille de mort.



C'est là, c'est bien là ! Ma maison sans porte s'offre sans pudeur. Nous y pénétrons ensemble. Je laisse les compagnons de voyage me présenter mes portraits de famille accrochés de travers et prêts pour la chute, les anciens meubles exfoliés, les matriochkas à ventre béant avec leurs descendants. On dirait une vraie mise en scène. La nature s'est occupé de tout, en se réjouissant de l'absence de l'homme. Un hêtre repose ses magnifiques branches en vrille au beau milieu de la chambre à coucher. Mon rêve d'amant de nature est accompli. J'ai toujours voulu faire pousser un arbre dans la maison. Marta s'en occupait à son niveau, avec ses vases et pots de fleurs dont les débris font l'extase des touristes indiscrets.

C'est quoi, cette drôle d'habitude d'aller chez les autres quand ils ne sont pas là ? J'ai envie de leur dire Allez, circulez ! mais je n'en ai pas besoin. Ils circulent déjà. Le guide leur a autorisé une visite libre. Ils explorent tous mes recoins pour le plaisir de faire crépiter leurs appareils. Il y a du passage ici, après toute cette publicité faite par le Ministère du Tourisme. Radioactivité rime avec attractivité. Une dose de frayeur et de nucléotides pour 150 euros, c'est vrai que ce n'est pas cher pour ce circuit « tout en un » : se téléporter dans un passé qui renferme un avenir apocalyptique vécu avant l'heure, en direct. On met le temps dans la poche et le ministère empoche.

Marta a beau me sourire, se détachant radieuse de la photo noircie qui jonche le sol. Cet espace devenu pôle muséal ne m'appartient plus. Ce n'est pas ici que je pourrai faire mes adieux en paix. Je m'éloigne à pas alourdis des paparazzi qui s'approprient mon ancienne bâtisse pour rejoindre la rivière. Ma maison est nature. Qu'est-ce qu'elle est resplendissante depuis que la main de l'homme n'y met plus le pied ravageur ! L'accès à l'ancien baptistère n'est pas facile. Il se mérite. L'endroit n'a pas beaucoup changé, contrairement à moi. La même trame bleu-vert fredonne le silence. Des hirondelles blanches font le printemps. Serait-ce l'effet de l'eau purificatrice ? Comment pareille beauté pourrait-elle être engendrée par le mal ? Comment le blanc peut-il surgir du noir ?





Arrivé sur la berge facilement reconnaissable, je m'étends dans le lit vert, sous le saule témoin de mon passé et de celui du monde. La main sur la poitrine, je serre deux photos noir et blanc du côté droit. C'est là que je voudrais dormir, moi, le revenant du val qui mousse de rayons.

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des rayons Gamma.





## **Médiathèque Jacques-Baumel**

**15-21 boulevard Foch  
92500 Rueil-Malmaison**

**Téléphone 01 47 14 54 54  
[www.mediatheque-rueilmalmaison.fr](http://www.mediatheque-rueilmalmaison.fr)**

**Retrouvez le prix Don Quichotte sur  
<http://donquichotterueil.blogspot.fr/>**